

NOCES DE PORCELAINES

— Vous devriez vous offrir un voyage pour votre anniversaire de mariage. Vingt ans, ça se fête !

L'idée avait vaguement effleuré Gisèle qui avait aussitôt remisé au fond d'elle-même ce qu'elle considérait comme un rêve inaccessible. Et voici que sa fille la faisait remonter à la surface, au moment où elle s'y attendait le moins.

— Nous venons de prendre des vacances.

En effet, ils rentraient de la traditionnelle quinzaine passée, chaque année, dans la famille en Bretagne.

Agnès insistait :

— Un vrai voyage. Rien que pour vous deux. Quelque chose d'un peu spécial...

— Nous ne pouvons pas vous laisser seuls.

— Écoute, maman. J'ai bientôt dix-neuf ans. Mon frère dix-sept. Tu ne crois pas que vous pourriez nous lâcher un peu ?

— Et le magasin ?

— Les clients ne vous abandonneront pas si vous fermez pour quelques jours. Et un anniversaire de mariage... ils trouveront cela romantique...

Il y avait là quelque chose de tentant. Gisèle devait bien s'avouer qu'elle avait parfois l'impression d'étouffer bien qu'elle vécût dans une ville côtière. Un peu d'air neuf lui ferait du bien. Il restait à convaincre son mari.

À sa grande surprise, celui-ci fut séduit sans qu'elle eût à argumenter. Il versa même une petite larme qui émut sa femme : peut-être était-il encore amoureux d'elle... Gisèle prononça le nom de Venise, si romantique... Il opina, en souriant.

Gisèle se voyait déjà sur le tarmac de l'aéroport. À sa grande honte, elle n'avait jamais pris l'avion. C'était l'occasion rêvée pour franchir le pas. Cependant Bernard ne l'entendait pas de cette oreille. Peut-être était-il moins sûr de lui qu'il ne voulait le laisser paraître.

Ils avaient finalement opté pour une formule encadrée. Sans surprise. Départ en autocar depuis leur région. Un déplacement peu confortable mais d'un prix raisonnable. Devenait-il pingre en vieillissant ? Quatre jours sur place en relative indépendance. Ce n'était donc pas l'escapade à deux qu'elle avait espérée.

En effet, dès le départ, Bernard avait rayonné en découvrant, parmi leurs compagnons de voyage, d'anciens collègues perdus de vue depuis longtemps. Quelle heureuse coïncidence ! Il allait pouvoir attirer l'attention sur lui. Jouer les vedettes comme derrière son comptoir, au magasin. Mais, dans sa boucherie, il était chez lui. Vendait de la bonne viande – c'est si précieux un bon boucher – et les clients venaient pour cela. S'il leur débitait quelques histoires en prime, pourquoi pas ? Ils en avaient pour leur argent. Ici, c'était autre chose. Loin du contexte habituel, tout prenait une autre dimension et Gisèle se sentait gênée.

Là-bas, elle minaudait derrière sa caisse tandis que son mari découpait rôtis et escalopes. Elle était l'élément chic de la boutique. Ici, les rôles n'étaient plus répartis de la même façon. Il fallait tenir son rang. Être à sa place. Mais elle ne savait plus très bien quelle était cette place. Le jeu obéissait à de nouvelles règles qu'elle ne maîtrisait pas.

Dès le départ, Bernard et ceux qu'il appelle maintenant (s)es potes, accompagnés de leurs épouses, ont investi le fond du car. Gisèle a bien dû se résoudre à les y rejoindre.

Les hommes se racontent à présent des histoires grivoises qui les mettent de bonne humeur. Lequel d'entre eux évoque ce journaliste télé en vogue,

beau gosse, qui reçoit dans son courrier des petites culottes d'admiratrices ? On s'esclaffe.

— Oui, mon cher, des petites culottes. Car il y a des femmes que les journalistes excitent tellement qu'elles leur font ce genre de cadeau, invitation à consommer, bien sûr, sans modération.

Ils gloussent, le regard vague ou lubrique, c'est selon, s'imaginant recevant eux-mêmes la petite culotte. Il y a de sacrés veinards quand même ! Et pour détendre l'atmosphère devenue nostalgique, les voilà qui ironisent sur l'odeur des dessous en question. Gisèle les trouve de plus en plus vulgaires et son mari n'est pas en reste. Se comportant en connaisseur alors qu'il est juste capable de copuler à la vitesse du lapin et de s'endormir aussitôt sans se soucier du plaisir de sa partenaire. Un plouc. Elle vit avec un plouc et ses compagnons ne semblent guère mieux. Il n'y en a apparemment pas un pour racheter les autres.

La honte la submerge. Car, si son mari pavoise devant sa petite cour, le reste des voyageurs gardent un silence crispé, marquant ainsi leur désapprobation et leur mépris. Gisèle a peur que le regard de ces gens ne se pose sur elle et qu'ils l'assimilent à lui, le plouc. Elle voudrait leur crier :

— Je ne suis pas ainsi. Ce n'est pas ce que vous croyez. Juste un accident. Une erreur d'aiguillage.

Dans l'autocar, elle s'est mise en mouvement. Elle a changé de place, prétextant l'envie de profiter de la vue des paysages pour s'asseoir derrière son mari, près d'une fenêtre. Puis elle a encore bougé, discrètement. Se trouve maintenant deux rangs plus loin. Espère que plus personne ne fait la relation entre eux.

Elle se sent mieux à présent qu'elle est seule. Quel étrange anniversaire de mariage! Vingt ans. Noces de porcelaine. Quand elle se regarde dans la glace, elle a l'impression de ne pas avoir beaucoup changé durant toutes ces années. Elle s'est fait couper les cheveux. Les porte maintenant courts. Oreilles dégagées. Elle a troqué ses jeans contre des jupes droites s'arrêtant au genou et ses baskets contre des escarpins qui mettent en valeur ses jambes longues et fuselées. Elle est restée svelte et se dit qu'elle a encore de l'allure. Elle n'a pas tort. Le regard des hommes s'allume sur son passage. Pourtant, au-dedans d'elle-même, tout est si différent ! Plus rien de lisse. Une immense confusion ...

Envolés les rêves. Noyées les espérances. Petite vie bourgeoise insipide malgré un certain confort matériel. Enfants ados rêvant déjà de quitter le nid dans lequel ils commencent à se sentir à l'étroit. Mari banal et maintenant vulgaire à pleurer.